

CE MATIN DU 20 AVRIL, ma situation était pour le moins inconfortable. Épuisé par une lutte de trente heures contre un terrible coup de vent venu du nord-est, j'étais attaché à mon poste, à la barre, et considérais d'un œil mort mon cotre démâté, alourdi par l'eau de mer embarquée qui avait dangereusement rehaussé la ligne de flottaison, et dérivant quelque part dans l'Atlantique nord, entre l'Islande et la Norvège. L'océan s'était calmé assez subitement aux premières lueurs du jour, et le vent, après une courte période d'immobilité presque absolue de l'air, avait sauté à l'ouest d'où il soufflait avec une douceur régulière, repoussant vers le continent les derniers bancs de nuages et créant sur les longues lames écrasées et inoffensives des friselis trop bénins pour produire la moindre écume. Un délicieux soleil de printemps venait se réverbérer sur le blanc éclatant du roof et réchauffer un peu ma carcasse transie, aux muscles tétanisés par une lutte forcenée avec la barre, durant ces trente heures de cauchemar liquide. Je défis lentement mes liens, trop moulu pour tenter seulement de me lever. Je jetai un regard dans la cabine. Il me sembla que

le niveau de l'eau, entrevu par les portes à demi défoncées, montait très lentement. Je pensais jusqu'alors que l'inondation n'était due qu'aux déferlantes qui avaient forcé les portes, et que la vidange de la cabine restituait au bateau sa flottabilité. Or il paraissait que la coque elle-même avait perdu, pour une raison quelconque, son étanchéité, et cette sournoise infiltration, si je ne parvenais pas à la juguler, me condamnait à l'évidence à une mort lente, perversité de la mer qui m'avait épargné au moment de ses plus grandes fureurs. Je tombai, songeant à cela, dans une hébétude qui aurait pu passer pour du sang-froid, mais qui n'était que ce saut au-delà de la peur vive, causé par une situation à peu près désespérée, état second où la réalité perd de sa substance par le fait même de son effroyable pesanteur. Je n'émergeai de cette prostration qu'en me souvenant, au hasard d'une pensée incontrôlée, de mon chat, mon seul compagnon de voyage, que je cherchai des yeux.

POUR RETRACER L'EXACT ITINÉRAIRE qui nous avait menés, cette bête et moi-même, de mon appartement parisien à cette situation périlleuse dans une zone de l'Atlantique proche du cercle polaire, il faut remonter au 25 février de la même année. Le matin de ce jour, à la première distribution du courrier, je reçus une lettre de mon ami norvégien Olaf Borgström, mathématicien (il avait une chaire à l'université d'Oslo), musicien (bien qu'il n'eût aucune relation familiale avec le compositeur du même nom) et historien de l'art. Je précise qu'il n'appartenait nullement à cette espèce d'historiens de l'art férus d'anecdotes et de curiosités biographiques, isolés dans une histoire parallèle, quasi autonome, dont la caractéristique fondamentale est de n'exister que par un prodige de spécialisation arbitraire, calfeutrés dans une stérile érudition, et pour ainsi dire aveugles devant l'image elle-même. Bien au contraire, à cause d'un savoir presque encyclopédique, d'une vive sensibilité qui portait son intelligence et son imagination à l'objet, sa structure et sa signification, plutôt qu'à des commentaires périphériques, et d'une rigueur intellectuelle venue

probablement de ses aptitudes hors du commun pour les mathématiques et la musique, il était comme naturellement porté à la jouissance et la théorie.

Depuis plusieurs années, nous travaillions ensemble, à propos de l'image fixe à deux dimensions, et spécialement la peinture, à un modèle d'analyse descriptive et sémantique, luttant avec acharnement, sans succès décisif, contre les méfaits impérialistes du territoire linguistique et cherchant avec une constance têtue les clefs d'une méthodologie et d'un lexique enfin appropriés. Nous participions ainsi à un mouvement international un peu diffus et chaotique qui tendait à poser les fondations d'une sorte de sémiologie du visuel, d'une iconologie, selon le terme de Panofsky.

Olaf Borgström était de trente ans mon aîné, et, dût-il en coûter à ma vanité, il me fallait admettre que j'étais avec lui dans un rapport d'étudiant ou d'assistant à professeur, cela dans le fait objectif de notre recherche, et nullement dans nos relations d'être à être, car à un goût absolu de la liberté et une fierté ombrageuse qui, chez moi, repoussaient toute sujétion, toute relation hiérarchique, correspondaient chez lui une amabilité et une simplicité extrêmes, un refus formel de ce principe si répandu qui consiste à associer l'intelligence magistrale et l'exercice du pouvoir, ou plutôt de l'abus de pouvoir, principe qui est trop souvent la marque

de sottise et de petitesse d'esprits éminents par ailleurs. Son rôle, par rapport à mon propre travail, était de tempérer ou d'orienter les feux d'un esprit de système poussé parfois jusqu'au formalisme stérile, défaut assez commun aux jeunes chercheurs se lançant avec une passion un peu myope dans les galipettes de l'abstraction pure et qui a pour regrettable conséquence d'encombrer la publication et les bibliographies d'inutiles « pages de variétés ». Mon rôle était de forcer sa prudence, de le pousser dans ses retranchements, de lui démontrer la validité de certaines propositions éblouissantes qu'il lançait comme par jeu, se réfugiant aussitôt après derrière les barricades d'une autosuspicion pleine d'humour.

Sans parler de son prestige international, Olaf Borgström avait à Oslo, où il professait régulièrement lorsqu'il ne donnait pas de cycles de conférences dans diverses universités de l'Ancien et du Nouveau Monde, une extraordinaire popularité. Un public nombreux d'étudiants, d'enseignants et de collègues de rang magistral s'entassait sur les bancs, dans les allées et jusque dans les couloirs des amphithéâtres et salles où il intervenait. Ceci tant à ses cours de mathématiques et de logique qu'à ses séminaires d'esthétique et d'ethnologie. À ce rayonnement intellectuel s'ajoutaient un physique et une allure d'une séduction particulière, qui contribuait

de façon appréciable à exacerber cette passion contradictoire, on peut dire œdipienne, dont sont l'objet, de la part des étudiants tant femelles que mâles, les mandarins sortant par quelque trait de la grisaille ordinaire. Passion dont certains d'entre eux, sans doute en mal d'inspiration scientifique, ont parfois tendance à substituer l'exploitation raisonnée à un véritable contenu d'enseignement, attitude d'animateur, au sens le plus moderne et le plus creux du terme, qui privilégie les modalités sentimentales de transmission du savoir souvent au détriment du savoir lui-même. Ce n'était évidemment pas, on l'aura compris, le cas d'Olaf Borgström, bien que sa silhouette haute et fine, son visage noble et un tant soit peu ironique, son élégance discrète, sa voix aux intonations mesurées et chaleureuses, tout cela lié à l'approche d'une soixantaine respectable et respectée, fussent propres à fasciner profondément cet âge difficile où la révolte s'accompagne souvent de la recherche du guide, Olaf présentant les traits les plus éloquents du penseur, du séducteur et du père.

Cet homme m'écrivait qu'il avait dû renoncer à son séjour à Paris au mois de mars et que, par suite, le travail que nous devions effectuer ensemble pendant cette période en vue d'une publication (destinée à préciser certains aspects frontaliers des champs respectifs de l'iconologie et de l'histoire de l'art) était remis à plus

tard. Où et quand ? Il ne savait. Voici pourquoi : après une quelconque soutenance de thèse à Oslo, il s'était laissé entraîner dans une joyeuse célébration qui avait tourné de telle manière qu'elle deviendrait probablement un classique de l'intempérance. Or Olaf était malade du cœur, et ces libations excessives avaient provoqué chez lui une crise assez grave, nécessitant une hospitalisation. Les médecins lui avaient ordonné, sous peine d'accident fatal, un repos complet de deux mois minimum, suivi d'une période de six mois de reprise d'activité progressive, avec toute la modération convenable. Olaf s'était donc retiré dans sa maison côtière de Broennoeysund, où il s'établissait au moins jusqu'à la fin du mois d'avril. Si à cette date il m'était possible de le rejoindre nous pourrions entamer avec une certaine lenteur dont il s'excusait à l'avance le travail projeté en mars à Paris. Je lui répondis aussitôt que je serais à Broennoeysund dès le début du mois de mai.

Il me vint alors une idée saugrenue : puisque j'en avais le loisir (je m'étais libéré de toute autre obligation en vue du travail ajourné), je décidai de rejoindre la Norvège par la mer, en solitaire. Je comptais retaper un vieux cotre qui appartenait à un de mes amis en Bretagne et faire route dans le courant du mois d'avril, pour arriver à peu près à la date prévue. Je téléphonai donc à cet ami, pour lui expliquer mes intentions.